

APTAR

La Scala
P A R I S



**ATELIER THÉÂTRAL de Jos HOUBEN
/
CERCLE DE LECTURE de Françoise GOMEZ**

DOSSIER DE DÉCOUVERTE



Isabelle Huppert dans le rôle de Médée de la *Médée* d'Euripide ; mise en scène de Jacques Lasalle, scénographie de Rudy Sabounghi, costumes d'Emmanuel Peduzzi, Cour d'Honneur du palais des Papes, Festival d'Avignon 2000.

LE MYTHE ET L'AUTRE

Autour de Médée

avec

Euripide, Sénèque, Pierre Corneille

et aussi

Flaubert, Marguerite Duras et Tonni Morrison

Médée de Corneille

(Créée en 1635 au Théâtre du Marais à Paris)

QUI dit QUOI, et À QUI ?...

Quelques couples de répliques à attribuer

Tous ces échanges de répliques sont tirés du deuxième acte de Médée de Corneille, sauf deux : saurez-vous les repérer ?

.....
Employez mon service aux flammes, au poison,
Je ne refuse rien ; mais épargnez Jason.

.....
(...) Qu'il vive cependant, et jouisse du jour
Que lui conserve encore mon immuable amour.
Créon seul et sa fille ont fait la perfidie ;
370 Eux seuls termineront toute la tragédie ...

.....
Quoi ? Je te vois encore ! Avec quelle impudence
Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence ?
375 Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement ?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?
(...)

.....
De quoi m'accuse-t-on ? Quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

.....
455 Ô d'un injuste affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, et que de deux complices
L'un ait votre couronne, et l'autre des supplices !

.....
Cesse de plus mêler ton intérêt au sien.
460 Ton Jason, pris à part, est trop homme de bien :
(...) Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous ;
Porte en d'autres climats ton insolent courroux...

.....
Laisse-nous tes enfants : je serais trop sévère,
Si je les punissais des crimes de leur mère ;
(...)

.....
Barbare humanité, qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime !

.....
De grâce ma bonté te donne un jour entier.

.....
505 Quelle grâce !

.....
Soldats, remettez-la chez elle ;
Sa contestation deviendrait éternelle.
(...) Quel indomptable esprit ! Quel arrogant maintien
Accompagnait l'orgueil d'un si long entretien !

.....
Te voilà sans rivale, et mon pays sans guerres,
Ma fille : c'est demain qu'elle sort de nos terres.

.....
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni !
(...) Garantir mes enfants d'un exil rigoureux !

.....
Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?

.....
La robe de Médée a donné dans mes yeux.
(...) C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

.....
Que ce prix est léger pour un si bon office !
Il y faut toutefois employer l'artifice :
575 Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir ;
(...) Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches :
J'aurais peine à souffrir l'orgueil de ses reproches ;

.....
Les tendres sentiments d'un amour paternel
Pour sauver mes enfants me rendent criminel,
825 Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce
Où le soin que j'ai d'eux me réduit et me force.
(...)

.....
On ne m'a que bannie ! ô bonté souveraine !
C'est donc une faveur, et non pas une peine !
835 Je reçois une grâce au lieu d'un châtement,
Et mon exil encore doit un remerciement !

Écho d'Euripide, *Médée* (431 avant J.-C.)

MÉDÉE (277-281)

On me détruit, misérable que je suis, on me tue ! Mes ennemis sont là et je n'ai pas un port pour abriter ma détresse... (...) Pourquoi me chasses-tu de ta terre, Créon ?

CRÉON (282-291)

J'ai peur de toi... (...) J'ai peur que tu fasses à mon enfant un mal irréparable. (...° Tu es savante, habile aux arts néfastes. Tu souffres aussi d'être exclue du lit de ton mari.

(...) MÉDÉE (324) (*Saisissant les genoux de Créon*)

Non ! Je t'en supplie par tes genoux ! Au nom de la jeune mariée, ... de ta fille...

(...) CRÉON (335)

Mon escorte va t'empoigner et te chasser de force ! (*L'escorte s'avance vers Médée*)

(...) MÉDÉE (340-347)

Laisse-moi rester un seul jour, rien qu'aujourd'hui ! Je dois réfléchir comment organiser mon exil et assurer la subsistance de mes enfants puisque leur père ne songe pas à s'occuper d'eux... Prends-les en pitié, toi qui es père aussi. (...)

CRÉON (348-354) (*Avec résignation*)

Mon cœur n'est pas celui d'un tyran. J'ai souvent eu pitié, j'en ai souvent pâti. Cependant, tu obtiendras ce que tu demandes... (*Avec rage*) Mais je te préviens ! Si le prochain lever du Soleil te voit - et c'est vrai aussi pour tes enfants - à l'intérieur de nos frontières, tu mourras !

Écho bilingue de Sénèque, *Médée* (vers 55-60 après J.-C.)

162. (La Nourrice) Aucun espoir n'offre d'issue à tes échecs.

(Médée) Celui qui ne peut rien espérer, qu'il ne désespère de rien.

(La Nourrice) Les habitants de Colchide s'en sont allés, la fidélité de ton époux n'existe plus, et il ne te reste rien d'une si grande puissance.

(Médée) **Il me reste Médée ; ici, tu vois la mer et les terres et le fer et les feux et les dieux et la foudre.**

(*Medea*)

Medea superest, hic mare et terras uides

ferrumque et ignes et deos et fulmina.

(La Nourrice) Il faut craindre le roi.

(Médée) Mon père était roi.

(*Nutrix*) *Rex est timendus.*

(*Medea*) *Rex meus fuerat pater.*

(La Nourrice) Tu ne crains pas les armes ?

(Médée) Quand bien même elles seraient sorties de terre.

(La Nourrice) Tu mourras.

(Médée) Je le désire.

(La Nourrice) Sauve-toi.

[170] (Médée) J'ai regretté d'avoir fui.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*

(1857)

Deuxième partie
Chapitre XIII

Pour trois à cinq voix : un narrateur ou une narratrice, un ou deux voix d'homme, une ou deux voix de femme.

À peine arrivé chez lui, Rodolphe s'assit brusquement à son bureau, sous la tête de cerf faisant trophée contre la muraille. Mais, quand il eut la plume entre les doigts, il ne sut rien trouver, si bien que, s'appuyant sur les deux coudes, il se mit à réfléchir. (...)

– Allons, se dit-il, commençons !

Il écrivit :

« Du courage, Emma ! du courage ! Je ne veux pas faire le malheur de votre existence... »

– Après tout, c'est vrai, pensa Rodolphe ; j'agis dans son intérêt ; je suis honnête.

« Avez-vous mûrement pesé votre détermination ? Savez-vous l'abîme où je vous entraînaï, pauvre ange ? Non, n'est-ce pas ? Vous alliez confiante et folle, croyant au bonheur, à l'avenir... Ah ! malheureux que nous sommes ! insensés ! »

Rodolphe s'arrêta pour trouver ici quelque bonne excuse.

– Si je lui disais que toute ma fortune est perdue ?... Ah ! non, et d'ailleurs, cela n'empêcherait rien. Ce serait à recommencer plus tard. Est-ce qu'on peut faire entendre raison à des femmes pareilles !

Il réfléchit, puis ajouta :

« Je ne vous oublierai pas, croyez-le bien, et j'aurai continuellement pour vous un dévouement profond ; mais, un jour, tôt ou tard, cette ardeur (c'est là le sort des choses humaines) se fût diminuée, sans doute ! (...) Oubliez-moi ! Pourquoi faut-il que je vous aie connue ? Pourquoi étiez-vous si belle ? Est-ce ma faute ? Ô mon Dieu ! non, non, n'en accusez que la fatalité ! »

– Voilà un mot qui fait toujours de l'effet, se dit-il.

(...) « Le monde est cruel, Emma. Partout où nous eussions été, il nous aurait poursuivis. (...) Adieu ! (...) Conservez le souvenir du malheureux qui vous a perdue. Apprenez mon nom à votre enfant, qu'il le redise dans ses prières. »

La mèche des deux bougies tremblait. Rodolphe se leva pour aller fermer la fenêtre, et, quand il se fut rassis :

– Il me semble que c'est tout. Ah ! encore ceci, de peur qu'elle ne vienne à *me relancer* :

« Je serai loin quand vous lirez ces tristes lignes ; car j'ai voulu m'enfuir au plus vite afin d'éviter la tentation de vous revoir. » (...)

Et il y avait un dernier adieu, séparé en deux mots : *À Dieu !* ce qu'il jugeait d'un excellent goût.

– Comment vais-je signer, maintenant ? se dit-il. Votre tout dévoué ?... Non. Votre ami ?... Oui, c'est cela.

« Votre ami. »

Il relut sa lettre. Elle lui parut bonne.

– Pauvre petite femme ! pensa-t-il avec attendrissement. Elle va me croire plus insensible qu'un roc ; il eût fallu quelques larmes là-dessus ; mais, moi, je ne peux pas pleurer ; ce n'est pas ma faute. Alors, s'étant versé de l'eau dans un verre, Rodolphe y trempa son doigt et il laissa tomber de haut une grosse goutte, qui fit une tache pâle sur l'encre (...).

Après quoi, il fuma trois pipes et s'alla coucher.

Le lendemain, quand il fut debout (vers deux heures environ, il avait dormi tard), Rodolphe se fit cueillir une corbeille d'abricots. Il disposa la lettre dans le fond, sous des feuilles de vigne, et ordonna tout de suite à Girard, son valet de charrue, de porter cela délicatement chez madame Bovary. Il se servait de ce moyen pour correspondre avec elle, lui envoyant, selon la saison, des fruits ou du gibier.

(...) Madame Bovary, quand [Girard] arriva chez elle, arrangeait avec Félicité, sur la table de la cuisine, un paquet de linge.

– Voilà, dit le valet, ce que notre maître vous envoie.

(...) Enfin il sortit. Félicité restait. Elle n'y tenait plus, elle courut dans la salle comme pour y porter les abricots, renversa le panier, arracha les feuilles, trouva la lettre, l'ouvrit, et, comme s'il y avait eu derrière elle un effroyable incendie, Emma se mit à fuir vers sa chambre, tout épouvantée.

Charles y était, elle l'aperçut ; il lui parla, elle n'entendit rien, et elle continua vivement à monter les marches, haletante, éperdue, ivre, et toujours tenant cette horrible feuille de papier, qui lui claquait dans les doigts comme une plaque de tôle. Au second étage, elle s'arrêta devant la porte du grenier, qui était fermée. (...)

Emma poussa la porte et entra.

Les ardoises laissaient tomber d'aplomb une chaleur lourde, qui lui serrait les tempes et l'étouffait ; elle se traîna jusqu'à la mansarde close, dont elle tira le verrou, et la lumière éblouissante jaillit d'un bond.

(...) Elle s'était appuyée contre l'embrasure (...), et elle relisait la lettre avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d'attention, plus ses idées se confondaient. Elle le revoyait, elle l'entendait, elle l'entourait de ses deux bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à grands coups de bélier, s'accéléraient l'un après l'autre, à intermittences inégales. Elle jetait les yeux tout autour d'elle avec l'envie que la terre croulât. (...)

– Ma femme ! ma femme ! cria Charles.

Elle s'arrêta.

– Où es-tu donc ? Arrive !

Elle ferma les yeux ; puis elle tressaillit au contact d'une main sur sa manche : c'était Félicité.

– Monsieur vous attend, Madame ; la soupe est servie.

Marguerite Duras, *Le Vice-consul*

Gallimard, 1966

Extrait de la première partie

Collection L'imaginaire, p .16-17

Pour chœur de voix féminines ou masculines. Voir découpage ci-dessous.

« Elle reste dans la carrière aux environs de Pursat.

Elle sort. Elle est chassée lorsqu'elle s'arrête devant une paillote isolée, mais pas devant les paillotes d'un village. Quand elle attend à une certaine distance d'une paillote isolée, elle est également chassée au bout d'un certain temps, il en est de même dans les villages. Elle attend le long du fleuve dans les bouquets de bambous, elle traverse des villages sans être remarquée, pas plus que les autres mendiante ; elles se faufilent dans des petits marchés, des vendeurs de soupe les croisent, elles voient des morceaux de cochon étincelants sur des étals, des nuées de mouches bleues regardent avec elles, plus près. Aux vieilles femmes ou aux vendeurs de soupe, elle demande chaque fois un bol de riz. Elle demande des choses différentes, riz, os de cochon, poisson, vieux poisson quoi. Qu'est-ce que ça peut vous faire de me donner un vieux poisson ? Parce qu'elle est si jeune, quelquefois on lui donne. Mais la règle, c'est le refus. Non, parce que tu reviendras demain, et après-demain et... On la regarde : non.

Par terre, dans la carrière, elle trouve ses cheveux. Elle tire, ils viennent par mèches épaisses, c'est indolore, ce sont des cheveux, et elle est devant, avec le ventre et la faim. C'est devant elle que se trouve la faim, elle ne tourne plus la tête, que perdrait-elle sur un chemin ? »

Proposition de découpage choral et circulaire, pour 3 à 5 voix.

1. Elle reste dans la carrière aux environs de Pursat.
2. Elle sort. Elle est chassée lorsqu'elle s'arrête devant une paillote isolée, mais pas devant les paillotes d'un village.
3. Quand elle attend à une certaine distance d'une paillote isolée, elle est également chassée au bout d'un certain temps, il en est de même dans les villages.
4. Elle attend le long du fleuve dans les bouquets de bambous, elle traverse des villages sans être remarquée, pas plus que les autres mendiante ;
5. elles se faufilent dans des petits marchés, des vendeurs de soupe les croisent, elles voient des morceaux de cochon étincelants sur des étals, des nuées de mouches bleues regardent avec elles, plus près.
6. Aux vieilles femmes ou aux vendeurs de soupe, elle demande chaque fois un bol de riz.
7. Elle demande des choses différentes, riz, os de cochon, poisson,

8. vieux poisson quoi. Qu'est-ce que ça peut vous faire de me donner un vieux poisson ?
9. Parce qu'elle est si jeune, quelquefois on lui donne. Mais la règle, c'est le refus.
10. Non, parce que tu reviendras demain, et après-demain et...
11. On la regarde :
12. non.
13. Par terre, dans la carrière, elle trouve ses cheveux. Elle tire, ils viennent par mèches épaisses, c'est indolore, ce sont des cheveux, et elle est devant, avec le ventre et la faim. C'est devant elle que se trouve la faim,
14. elle ne tourne plus la tête, que perdrait-elle sur un chemin ? »



Marguerite Duras à l'époque de l'écriture du *Vice-Consul*.

Toni Morrison, *Beloved*

1988

Traduit de l'anglais par Hortense Chabrier et Sylviane Rué

Trois extraits, pour quatre voix féminines (ou trois)

Partie 2

Chapitre deux

(début)

« Beloved, elle est ma fille. Elle est à moi. Voyez. Elle est revenue à moi de son plein gré et je n'ai rien besoin d'expliquer. Je n'ai pas eu le temps d'expliquer avant, parce qu'il fallait faire vite. Vite. Il fallait qu'elle soit en sécurité, et je l'ai mise là où elle le serait. Mais mon amour était coriace et, maintenant, elle est revenue. (...) Je ne la laisserai plus jamais partir. Je lui expliquerai, même si c'est superflu. Pourquoi je l'ai fait. Que si je ne l'avais pas tuée, elle serait morte et que je ne l'aurais pas supporté. Quand je lui expliquerai, elle comprendra, parce qu'elle a déjà tout compris. Je la soignerai comme aucune mère n'a jamais soigné un enfant, une fille. Personne n'aura jamais plus mon lait en dehors de mes propres enfants. »

Chapitre trois

Début

« Beloved est ma sœur. J'ai sucé son sang en même temps que le lait de ma mère. La première chose que j'ai entendue après le temps où je n'entendais rien, c'est le bruit qu'elle faisait en grimpant l'escalier. (...) Depuis que je suis toute petite, elle a toujours été ma compagne, et elle m'aidait à attendre mon papa. Elle et moi, on l'attendait. J'aime ma mère, mais je sais qu'elle a tué une de ses propres filles, et elle a beau être tendre avec moi, j'ai peur d'elle à cause de ça. Elle a failli tuer mes frères, ils le savaient. Ils m'ont raconté des histoires de « meurs sorcière ! » pour me montrer comment faire si jamais j'en avais besoin. (...) Et c'est sûr qu'il y a en elle quelque chose qui fait que c'est pas grave de tuer ses propres enfants. Tout le temps j'ai peur que se reproduise la chose qui est arrivée et qui a fait que ça n'était pas grave pour ma mère de tuer ma sœur. Je ne sais pas ce que c'est, je ne sais pas qui c'est, et peut-être qu'il se passera encore quelque chose d'assez terrible pour qu'elle recommence. J'ai besoin de savoir ce que cette chose peut bien être... »

Chapitre quatre, extrait

La mise en page est celle de l'auteur.

« Dis-moi la vérité. Ne reviens-tu pas de l'autre côté ?

Oui, j'étais de l'autre côté.

Tu revenue à cause de moi ?

Oui.

Tu te ressouviens de moi ?

Oui. Je me rappelle de toi.

Tu ne m'as jamais oubliée ?

Ton visage est le mien.

Est-ce que tu me pardonnes ? Vas-tu rester ? Tu es en sécurité ici, maintenant.
Où sont les hommes sans peau ?
Là-bas. Très loin.
Est-ce qu'ils peuvent venir jusqu'ici ?
Non. Ils ont essayé une fois, mais je les ai empêchés. Ils ne reviendront plus jamais.
Il y en avait un dans la maison où j'étais. Il m'a fait mal.
Ils ne peuvent plus nous faire de mal.
Où sont tes boucles d'oreilles ?
Ils me les ont pris.
Ce sont les hommes sans peau qui les ont prises ?
Oui.
J'allais t'aider, mais les nuages m'ont gênée.
Il n'y a pas de nuages ici.
S'ils te mettent un cercle de fer autour du cou, je te l'enlèverai avec mes dents.
Beloved.
Je te tresserai un panier rond.
Tu es revenue. Tu es revenue.
Est-ce que nous allons nous sourire ?
Ne vois-tu pas que je souris ?
(...)



Toni Morrison, Prix Nobel de littérature 1993, avec Barack Obama.

POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'EXPLORATION DU MYTHE DE MÉDÉE

Les deux articles de fond de Pierre Judet de Lacombe, sur le site national [ODYSSEUM, la Maison numérique des humanités](#) :

[Médée, quelqu'un](#)

[Médée d'Euripide, les raisonnements de la colère](#)

et parmi les multiples avatars du mythe :

[Médée à Tokyo.](#)

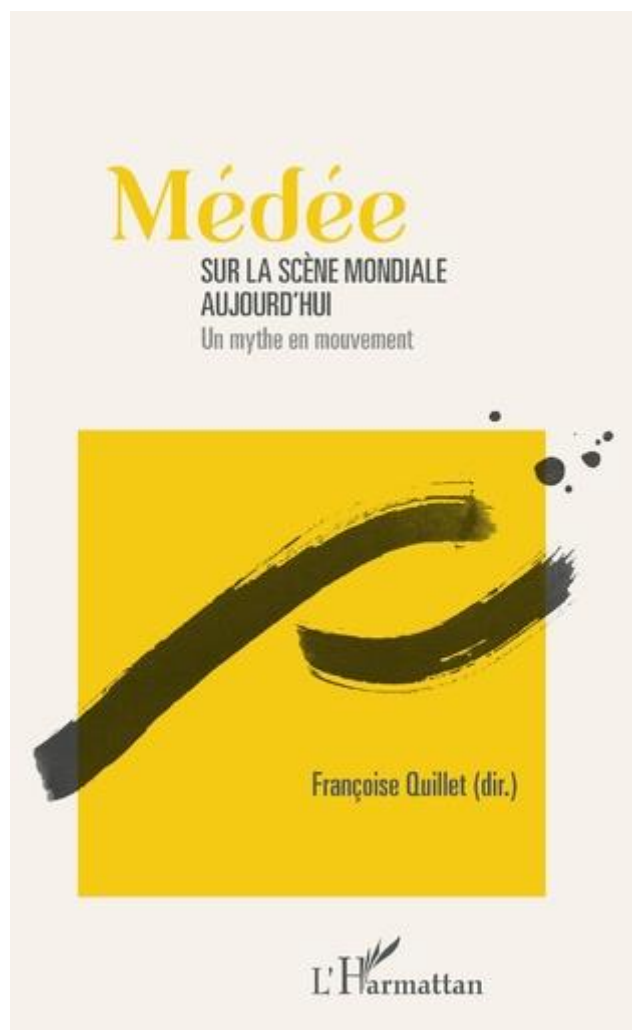
La conférence comparatiste de Florence Poirson, sur le site de l'académie de Versailles : [Médée, la fascination de l'horreur](#) .

- *Médée*, tragédie grecque d'Euripide (431 av. J.-C.).
- *Médée*, tragédie romaine de Sénèque (I^{er} siècle).
- *Médée*, tragédie française de Corneille, créée en 1635.
- *Médée*, tragédie lyrique de Marc-Antoine Charpentier, livret de Thomas Corneille, créée en 1693
- *Médée*, opéra de Luigi Cherubini, livret de François-Benoît Hoffmann, créé dans sa version française le 13 mars 1797. Version italienne : *Medea*, reprise par Maria Callas.
- *Medea*, troisième partie de la trilogie théâtrale *Das goldene Vlies* (« La Toison d'or ») de Franz Grillparzer, créée en 1821.
- *Médée*, tragédie en trois actes de Catulle Mendès, créée en 1898 au théâtre de la Renaissance par Sarah Bernhardt.
- *Medea*, pièce de Hans Henny Jahnn, créée en 1926.
- *Médée*, pièce de Jean Anouilh, créée en 1953.
- *Medea*, adaptation de la tragédie de Sénèque par Jean Vauthier, jouée en 1967 avec Maria Casarès.
- *Medeamaterial*, œuvre théâtrale de Heiner Müller, créée en 1974.
- *Medea*, pièce de Franca Rame et Dario Fo, créée en 1979.
- *Medea Stimmen (Médée Voix)*, texte de Christa Wolf, (1997).
- Présence du mythe de Médée dans Botho Strauss, *Le Temps et la Chambre*, 1997.
- *Manhattan Medea* de Dea Loher (1999).
- *Médée Kali*, Laurent Gaudé, 2003.
- *Mamma Medea*, Tom Lanoye, 2011, Bruxelles.
- *Medealand*, Sara Stridsberg, 2011.

- *Médée, suite d'orchestre* Op.47 de Vincent d'Indy en 1898
- *Médée*, opéra de Darius Milhaud, créé en 1939.
- *Medea*, ballet op. 23, de Samuel Barber, créé en 1946 (*Medea Suite for Orchestra* créée en 1947 et *Medea's Dance of Vengeance*, op. 23a, créée en 1955).
- *Medea* (1967), musique de scène de Iannis Xenakis sur des textes de Sénèque, pour un chœur d'hommes et cymbales, et cinq musiciens.
- *Freispruch für Medea*, opéra de Rolf Liebermann.
- *Medea*, opéra de Mikis Theodorakis, créé en 1991.
- *Medeamaterial*, opéra de Pascal Dusapin sur un texte de Heiner Müller, créé en 1992.
-

Au cinéma

- *Jason et les argonautes*, film anglo-américain réalisé par Don Chaffey, sorti en 1963 avec Todd Armstrong et Nancy Kovack.
- *Médée*, film italien de Pasolini, avec Maria Callas (1969).



Ce volume dirigé par Françoise Quillet est le troisième d'une série consacrée au spectacle vivant à travers le monde, conçue au sein du CIRRAS (Centre International de Réflexion et de Recherche sur les Arts du Spectacle). Ce Centre réunit des artistes, des chercheurs, des artisans du spectacle, dans la volonté de confronter des formes théâtrales provenant de différentes cultures. Les différentes versions de Médée envisagées dans cet ouvrage font apparaître des liens multiples avec l'histoire contemporaine des différents continents, la place de la femme dans nos sociétés, le problème de l'exil, du trouble identitaire, de l'intolérance, du racisme mais aussi, celui du pouvoir, de la domination et de l'insoumission.